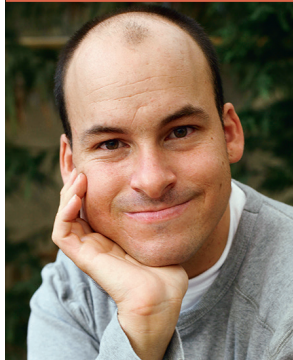


## LA CHRONIQUE DE Alexandre Jollien



CANNARSA BASSO / OPALE

# Être de manque

**J**e viens de découvrir un nouveau *koan* du zen : « *Ce qu'il te manque, cherche-le dans ce que tu as.* » Et dans ce que tu es, aimerais-je ajouter. Ces mots, tels une boule de billard jetée en mon esprit, font des étincelles, et quelques réflexions surgissent. Un *koan* devrait faire sauter les concepts, briser les idées, et nous ramener à la réalité toute nue. Mais pourquoi ne pas oser un détour et livrer quelques cogitations sur le manque ? D'abord, je pense à Épicure et à ses fameux plaisirs. Les naturels nécessaires : boire et manger ; les naturels non-nécessaires : déguster des plats raffinés et goûter aux plaisirs d'Aphrodite, ce dont on pourrait se passer, paraît-il ; et enfin, les plaisirs non-naturels et non-nécessaires : la gloire et la télévision. Tant que nous cherchons le plaisir au-delà de ce que nous prodigue le réel, la satisfaction est impossible et le manque grandit à vue d'œil.

Schopenhauer, dans *Aphorismes sur la sagesse dans la vie*, donne une bonne image lorsqu'il parle d'horizon : l'horizon du malade, c'est bien sûr la guérison ; celui du prisonnier, la liberté. Bref, nous aspirons toujours à ce qui nous manque. Le malheur veut que l'horizon se déplace et que, une fois obtenu l'objet convoité, nous souhaitons aussitôt autre chose, et voilà le vide de retour. L'affaire est entendue et l'expérience le confirme : désirer ce que l'on ne possède pas nous voue irrémédiablement à l'insatisfaction. Mais je vois cependant un autre danger : associer le bonheur, la félicité, ou plus simplement la joie à un hypothétique état de non-manque. N'est-ce

pas s'interdire à tout jamais de profiter de la vie avec ses mille et une peines et ses mille et une joies ? Et si la joie était compatible avec nos carences, nos lacunes, si elle pouvait coexister avec nos insatiables besoins ?

Le manque, le vide, l'insatisfaction font peur. Ils peuvent s'apparenter à des démanagements qu'il faut à tout prix et illico presto soulager, jusqu'à ce que la prochaine revienne nous tirailler et nous prive de tout repos. Je trouve déjà quelques remèdes dans ce simple constat : quoi que je fasse, il y aura toujours un petit pépin ou une grande lacune qui m'arrachera à un bonheur parfait, sans ombre, impeccable. Première étape, donc : constater cette loi quasi implacable qui veut que tout humain soit un être de manque. Le diagnostic posé, me voilà peut-être libéré de ce vouloir vorace, qui aimerait assouvir chacun de mes désirs, remplir le vide, en somme, quitte à me jeter dans une course aussi épuisante qu'impossible.

Le *koan* fait son chemin et mon esprit se fixe cette fois sur le mot vide, jamais comblé, inéluctable, compagnon fidèle de l'humaine condition. Vide. Voir le verre à moitié vide, ou à moitié plein. Ne serait-ce pas aussi une disposition intérieure propre à trouver, ou plutôt à découvrir ce qui me manque dans ce que j'ai, et dans ce que je suis ? Je décèle en moi comme une boussole qui indique inmanquablement ce qui me fait défaut. Voir le verre à moitié plein, c'est tout simplement rééquilibrer cette tendance quasi congénitale qui me porte à considérer ce que je n'ai pas. Longtemps, j'ai tremblé de tomber dans une réédition de la méthode Coué, dans l'esprit positif, dans la naïveté. Mais peut-être que, loin de la candeur, le *koan* m'invite, après ces fantasques détours, à reconsidérer, à plonger dans la réalité telle qu'elle se propose pour m'en nourrir corps et âme. Le manque n'est pas nié, mais il prend sa place au milieu du tout. Je ne me braque plus uniquement sur lui, il fait partie du paysage ●

Né en 1975 en Suisse, Alexandre Jollien a vécu dix-sept ans dans une institution spécialisée pour personnes handicapées physiques. Il est philosophe et écrivain. Parmi ses ouvrages, *Éloge de la faiblesse* (Cerf, 1999), *Le Métier d'homme* (Seuil, 2002), *La Construction de soi* (Seuil, 2006) et *Le Philosophe nu* (Seuil, 2010).